

Plateformes de travail et atteintes subjectives
De la description du réel à la lutte pour la domination symbolique

Stéphane Le Lay et Fabien Lemozy, sociologues (IPDT)

Introduction : Les enjeux d'un colloque sous les ors de la République

Pourquoi organiser, au Palais du Luxembourg, un colloque consacré aux livreurs de plateformes allégées de travail, alors que de nombreux ouvrages scientifiques, rapports officiels et actions politiques se sont déjà saisis des questions relatives à ce métier ?

Pour nous, les enjeux sont de quatre ordres. Le premier, qui pourrait paraître à première vue le moins important, renvoie à l'importance de rendre visibles les résultats de notre travail vis-à-vis du financeur de la recherche. Non pas parce que c'est contractuellement prévu, mais parce qu'il est nécessaire de rendre à la société, sous une forme accessible, ce qu'elle a permis de faire advenir en consacrant d'importants moyens matériels et symboliques à ce type de recherche. Nous sommes actuellement dans une période où la parole scientifique se voit trop souvent décrédibilisée et concurrencée par des paroles issues d'autres sous-espaces sociaux n'hésitant pas à user de rhétoriques mensongères, voire négationnistes. Pour ces raisons, il est indispensable que les chercheurs engagés sur des terrains empiriques ouvrant sur des connaissances raisonnablement constituées fassent l'effort de communiquer dans des espaces sociaux variés. Les idées, les analyses, les descriptions du monde se doivent de circuler largement, à la fois comme un outil de subversion des imaginaires sociaux les plus aliénants, mais et comme un gage d'implication du chercheur dans la vie de la cité, et dans les controverses qui normalement la nourrissent.

Le deuxième enjeu n'est pas sans lien avec le précédent. Une personne qui ne connaît pas les discussions autour de la platformisation du travail pourrait penser, un peu rapidement, que les dynamiques sociales et psychiques qui s'y donnent à voir ne concernent finalement qu'une frange limitée de la population laborieuse. Or, on sait bien maintenant que c'est tout le contraire : les livreurs (au même titre que les chauffeurs VTC) constituent une sorte d'« avant-garde » qui préfigure, si rien n'est fait, la condition de nombreux travailleurs, tous secteurs économiques confondus. En outre, ce qu'il se joue dans le travail constitue une forme d'expérimentation pour la transformation des rapports sociaux dans toute la société, État

compris. Les grandes entreprises du numérique et leurs dirigeants, soutenus par une partie du personnel politique, souhaitent voir advenir un monde où les individus entrent en interface directe avec des logiciels et des outils connectés pour tous les aspects de l'existence, quitte pour cela à agir sur les corps (c'est bien le but du *quantified-self*), et à terme sur les subjectivités (en colonisant toujours plus étroitement les comportements, les pensées, les aspirations et les rêves des individus).

Le troisième enjeu de ce colloque concerne plus directement la mise en lumière de la centralité de la santé dans la meilleure compréhension des rapports entre organisation du travail et vécu subjectif des activités. Souvent, le travail platformisé a fait l'objet de recherches portant sur les conditions d'emploi ou encore sur les formes de mobilisation collective qui peinent à émerger face aux recompositions des modes d'organisation et de contrôle des activités. Les questions de santé apparaissent finalement peu traitées dans la littérature, en dehors de quelques exceptions. Ce point aveugle a eu un précédent utile à rappeler ici, et qui renvoie aux processus de précarisation. En effet, les recherches portant sur la précarisation salariale ont très tôt montré que le rapport à la santé permettait de comprendre, d'une part, comment les salariés étaient « triés » sur les marchés de l'emploi, et d'autre part comment les atteintes à la santé renseignaient sur la réalité des conditions de travail et sur le vécu subjectif des activités réalisées. Pourtant, ces recherches ont mis beaucoup de temps à se faire reconnaître dans le champ académique et dans les champs politique et syndical. Alors que la santé constitue une porte d'entrée heuristique pour explorer des questions techniques, sociales et éthiques, elle a été reléguée pendant de nombreuses années comme un objet mineur des travaux scientifiques portant sur le travail, en raison de difficultés théoriques et méthodologiques, mais également en raison d'une suspicion de subjectivisme incontrôlé – pour ce qui concerne en tout cas la santé mentale.

Le dernier enjeu de ce colloque est d'ordre éthique. Lorsque nous nous sommes engagés dans cette recherche, Fabien et moi, nous avons pu bénéficier de la confiance de plusieurs livreurs de plateforme. Cette confiance n'est pas donnée d'avance. Elle s'est construite au fur et à mesure de nos rencontres collectives. Sans elle, nous n'aurions pu atteindre des dimensions existentielles intimes dont la mise en lumière seule permet de comprendre avec précision ce qui se joue dans le rapport subjectif au travail. La violence de l'exploitation, la violence de l'aliénation, la violence de la concurrence de tous contre tous, qu'on les saisisse dans leurs dimensions matérielles ou symboliques, ne sont pas chose aisée à vivre, dire, ni penser.

Pourtant, les livreurs qui ont collectivement travaillé avec nous l'ont fait. Ce colloque constitue donc un hommage vivant à leur courage d'avoir réussi à déployer une parole affectée et authentique dans un cadre collectif, sans jamais refuser d'écouter et de discuter des implications liées à ces échanges. Plus particulièrement, dans cette communication nous montrerons pourquoi la question de la santé est une porte d'entrée privilégiée pour étudier le travail de livreur, avant d'expliquer comment cela permet aussi de renseigner les transformations de la domination.

1/ Pourquoi partir de la question de la santé pour étudier le travail de livraison ?

A partir du renversement des questionnements classiques de la psychopathologie du travail, la psychodynamique du travail s'interroge sur les conditions sociales et psychiques nécessaires aux travailleurs pour conserver une bonne santé physique et mentale, y compris dans des configurations productives où ils auraient pourtant toutes les chances de tomber malades. Comment les gens tiennent-ils ? Pour répondre à cette question simple en apparence, les recherches en psychodynamique du travail mettent l'accent sur les points de rencontre entre l'organisation du travail – prescrite et effective – et l'engagement subjectif des travailleurs. A cet égard, l'ergonomie et la clinique du travail rappellent une chose fondamentale : peu important le degré de précision dans la prescription du travail et le niveau de fragmentation et de rigidités des tâches, il existe toujours un écart irréductible entre ces prescriptions et procédures d'un côté, et la réalité du travail (le travail effectif) dont les travailleurs font l'expérience, de l'autre. Dans ce cadre, le réel du travail se fait connaître sous la forme d'une mise en échec de la maîtrise du travailleur : celui-ci se retrouve dans des situations imprévues, face à des problèmes insolubles. Dans les activités, surviennent toujours des événements inattendus, des pannes, des anomalies, des incohérences qui confrontent le travailleur à des sentiments mêlés plus ou moins négativement vécus (impuissance, colère, irritation...). Le réel se fait donc connaître au sujet en premier lieu sur un mode affectif que l'on qualifie de souffrance, une souffrance normale tant elle est banale dans les activités quotidiennes.

Le travail des livreurs n'échappe pas à cet acquis de la clinique, et c'est à l'aune de différentes formes de souffrance qu'il est, dans un premier temps, possible de comprendre ce qu'est le réel du travail de livreur de plateforme. Dans un premier temps, car l'investigation peut également permettre de repérer d'autres éléments constitutifs du rapport subjectif au travail, comme les efforts individuels et collectifs consentis pour subvertir l'échec lié au réel du

travail, ou encore les formes de plaisir consécutives au travail « bien fait ». Dans le cadre de cette communication, nous laisserons de côté ces deux derniers ensembles de dynamiques, pour insister sur la question de la souffrance, car elle offre la possibilité d'ouvrir sur un certain nombre de contradictions psychiques et sociales.

Les discussions collectives avec les livreurs ont permis de dégager deux sources de souffrance majeures pour eux : les risques pour l'intégrité physique et les risques d'inactivité. Les premiers sont liés aux conditions de circulation sur la voie publique, aux intempéries, aux agressions de types chimiques ou biologiques, et bien sûr aux efforts physiques intenses fournis sur le vélo, avec leurs conséquences en matière de fatigue extrême et de troubles du sommeil. La seconde catégorie de risques renvoie à la peur de ne pas être en mesure de réaliser un chiffre d'affaires minimal. Payés à la course, les livreurs n'ont pas d'autre choix que d'enchaîner un maximum de livraisons par jour pour se garantir un revenu conforme à leurs attentes. Pour y arriver, ils dépendent des opportunités de livraison distribuées par l'algorithme. Le moindre ralentissement de la chaîne de livraison a une influence négative directe sur la capacité à générer un chiffre d'affaires. Or, l'attente fait immédiatement surgir une anxiété économique chez le livreur, car la responsabilité de sa productivité lui incombe. A la peur de rouler se substitue donc paradoxalement la peur de ne pas rouler, similaire à la peur de « couler » observée chez les ouvriers soumis au travail répétitif sous contrainte de temps.

Pour lutter contre cette peur, on retrouve chez les livreurs les mêmes stratégies que celles déployées par les ouvriers taylorisés. La seule option consiste à agir sur sa cadence productive, c'est-à-dire s'imposer une cadence. Il faut se donner les moyens d'aller plus vite. Cela peut passer notamment par un effort physique plus conséquent, effort soutenu grâce à l'auto-accélération défensive et à l'usage de la rhétorique ludique pour qualifier le rapport compétitif aux autres livreurs. Le péril psychique de la peur est maîtrisé au prix d'efforts physiques supplémentaires, avec lesquels le corps fait l'objet d'une sollicitation exacerbée qui, dans la durée, est susceptible de développer des pathologies de surcharge. L'économie psychique n'est pas en reste, puisque que la disponibilité et l'hypervigilance sont nécessaires pour lutter contre le risque d'inactivité. Le livreur doit être présent sur la plateforme afin d'optimiser ses chances de réaliser un nombre satisfaisant de livraisons. L'organisation du planning horaire occupe le centre de l'attention et préside à l'organisation des autres espaces quotidiens – intimité affective comprise. Il n'y a pas d'étanchéité avec le hors travail : la disponibilité requise pour être performant en permanence dans ces organisations du travail

impacte toutes les dimensions de la vie ; l'algorithme rentre en concurrence avec la vie affective et amoureuse, mais ce n'est pas lui qui plie.

L'investigation du rapport subjectif au travail est le point de départ pour comprendre dans le détail ce qu'est l'organisation du travail de ces plateformes, et permet d'identifier ce que le chercheur Antoine Duarte (2017), dans la lignée des analyses de Christophe Dejours, caractérise comme trois conséquences des organisations néolibérales du travail : le déni du travail vivant, l'instauration de la solitude (la désolation), et la banalisation de l'injustice sociale. Dans le cas des plateformes, le rapport subjectif au travail logé dans l'expérience vécue ne peut faire l'objet de discussion. Impossibilité liée au dispositif sociotechnique, d'abord, qui ne permet pas d'échanges intersubjectifs : le travail vivant est complètement écrasé par le travail mort, c'est-à-dire par la prescription du travail fragmenté, segmenté, fractionné, objectivé par les outils de gestion qui pilotent la conception du travail. Impossibilité liée au rapport que la concurrence généralisée instaurée par le management algorithmique induit entre les personnes, ensuite. Les échanges stéréotypés dominent, sous forme de chiffres et de montants de prime. Des livreurs en viennent à réaliser des calculs quasi algorithmiques, dans un rapport spéculaire à l'application sur laquelle ils se connectent. Les échanges sur le réel du travail restent finalement trop peu fréquents dans une organisation du travail où domine le « tous contre tous » pour l'obtention de créneaux, de bonus, ou la réalisation de « quêtes ». L'incapacité à rentrer dans un rapport affectif avec l'autre prévaut, alors que penser les situations de travail se fait toujours en relation aux autres. Le travail sur les plateformes ne constitue guère un lieu de coopération, de création de collectif et de règles de travail, et de solidarité et de vivre-ensemble. C'est ainsi que s'installent les solitudes singulières. Or, quand le collectif est atomisé, et que les travailleurs ne sont plus en mesure de réguler les pratiques à l'intérieur d'un métier, le pire peut advenir, notamment en matière d'injustice sociale. C'est ce que l'on peut observer avec les locations de comptes à de travailleurs encore plus vulnérables. Les exploités des plateformes passent du côté des exploités en tirant avantage de leur possibilité de créer un compte que les travailleurs sans-papiers n'ont pas.

Avec le déni du travail vivant, l'instauration de la solitude et la banalisation de l'injustice sociale, les plateformes assoient leur domination dans et par le travail, en même temps qu'elles installent une conception anti-sublimatoire de l'organisation du travail rompant avec les promesses d'émancipation que l'on peut légitimement conférer au travail. Cette

domination constitue une expérience prégnante du rapport subjectif au travail dont il convient de rendre compte.

2/ Rendre visibles les évolutions de la domination sociale

Les livreurs rencontrés ont permis de montrer que leur expérience au travail s'est construite à partir de plusieurs formes d'« altération », notion comprise dans une acception générale de modification du sens donné à quelque chose. Ces altérations se déclinent en quatre « moments », au cours desquelles les travailleurs se sont enfoncés un peu plus dans la domination qu'exerce ce qu'ils nomment un « *système corrompu* », et qui n'est rien d'autre que l'organisation du travail. La première altération arrive avec la prise de conscience d'un décalage entre les discours de la plateforme et le réel du travail. Les participants se rendent plus ou moins rapidement compte qu'ils sont pris dans un rapport de subordination avec la plateforme, à la fois dans l'expérience subjective du travail et en matière juridique. Finalement, le rapport de subordination s'avère tellement fort que l'expérience de la domination détruit l'imaginaire social de la liberté porté par les plateformes.

La deuxième altération survient quand le livreur s'aperçoit qu'un flou règne constamment sur certains aspects de l'organisation du travail. Les primes, la tarification des courses, les zones de livraison, les statistiques du livreur sont autant d'éléments importants à avoir en sa possession pour mener son activité, mais qui restent difficiles à saisir en raison de l'opacité générée par les plateformes. Même les sanctions et les ruptures de contrat sont suspectes. Cette rétention d'information confère un pouvoir important à la plateforme et contribue à renforcer les rapports de domination. L'organisation du travail est largement indéchiffrable et limite les possibilités du travailleur pour trouver des marges de manœuvre qui puissent se stabiliser *a minima*, et donc offrir des voies face à la domination platformisée.

Un pas de plus est fait dans la domination avec la troisième altération qui percute l'expérience du livreur, la précarisation en cascade. Lors des discussions, a été dressé un tableau de situations précarisées décrivant le monde social du capitalisme de plateformes, à commencer par la situation difficile des participants eux-mêmes, due à leur statut de micro-entrepreneur dépendant techniquement et économiquement de la plateforme. Mais d'autres acteurs sociaux font une expérience exacerbée de la précarisation, comme c'est le cas des livreurs ayant accès au travail sur la plateforme *via* une location de compte. Les travailleurs ayant besoin de louer

un compte pour travailler peuvent être d'anciens livreurs exclus de la plateforme, mais ce sont principalement des personnes qui ne remplissent pas les conditions requises pour exercer sur les plateformes, principalement des sans-papiers et des mineurs. D'une part, les participants assistent à une transformation dans l'activité, où sous-traitance en cascade et travail clandestin se rejoignent. Ils s'aperçoivent que ce sont parfois des personnes qu'ils connaissent, exploités comme eux, qui deviennent des exploités en louant des comptes et arnaquant des personnes socialement vulnérables. D'autre part, ces pratiques ont pour effet une gradation de la précarisation (un participant qualifie les livreurs sans-papiers d'« hyper-précaires »), processus instrumentalisé par les plateformes pour exacerber la concurrence entre les livreurs.

La quatrième altération est celle qui représente un coût psychique majeur, c'est l'altération de soi. Les participants se rendent compte qu'ils ne se reconnaissent plus dans ce qu'ils font, qu'ils ne se reconnaissent plus eux-mêmes. Cela passe par un véritable processus d'avalissement par le travail. Pris dans les risques de l'incertitude économique, dans l'impossibilité de convertir des habiletés durement conquises en gratifications individuelles, dans la solitude et le désert affectif du métier, et dans l'expérience de la domination, le rapport subjectif au travail est sérieusement détérioré. Les participants sont conscients d'avoir participé à ce système : « *Le système est dégueulasse, j'y contribue, je participe à l'arnaque. Si j'arrête, je n'ai plus de thunes* ». S'exprime une culpabilité d'avoir été complice des plateformes, interprétée maintenant comme une trahison de soi. La sensation d'avoir été un « pigeon », de « s'être fait piéger » est exprimée par certains participants, et les autres acquiescent. Cette trahison de soi a des conséquences psychiques importantes, car elle aboutit à une déconsidération de soi-même : à quelques reprises, des participants ont déclaré se sentir comme des « merdes ». Toutes ces formulations autour de la honte sont des formules extrêmement fortes, des attaques contre le narcissisme qui dérivent en perte d'amour de soi. À tel point que les participants n'osent pas mettre cette expérience sur leur CV ; et pour l'un d'eux c'est comme si elle n'avait jamais existé.

Cette capacité des participants à exprimer l'avalissement par le travail démontre que les risques physiques ne sont pas les seuls en jeu dans ce métier. La souffrance des livreurs, ce n'est pas seulement la fatigue, les accidents, la contrainte de temps, c'est aussi le problème de ce que le métier produit comme altération de l'humanité. L'enjeu de la santé mentale est posé, car nous assistons à ce que la domination produit de plus grave. Cela peut avoir des conséquences dramatiques, car il faut être en mesure de surmonter toute cette souffrance.

Pour ceux qui n'arrivent pas à sortir « par le haut » (un autre métier, le militantisme), la colère, la haine de soi et des autres débouchent sur des pulsions agressives qui peuvent se transformer en actes violents (casse, bagarre), violence qui peut aussi se retourner contre eux (décompensation somatique, accident).

Conclusion

Nous avons tenté de manière succincte de poser les enjeux psychiques propres aux livreurs, notamment le péril encouru lorsqu'il est impossible de surmonter la souffrance générée par l'organisation du travail, à savoir la souffrance pathogène, celle qui provoque décompensations psychopathologiques et psychosomatiques, dont nous savons si peu de choses, et pour cause : la médecine du travail s'est arrêtée aux portes des plateformes. Durant mon expérience de livreur, j'ai vu de nombreuses personnes ne jamais s'arrêter, qui roulaient blessées ou malades, à cause d'un accident ou de l'enchaînement de journées trop longues. C'était il y a déjà quatre ans, et les plateformes de livraison n'ont cessé de grossir, de recruter massivement, de baisser les tarifs et d'élargir les zones de livraisons, même lors de la période de crise sanitaire, dont elles ont été les grandes profiteuses.

A partir de notre recherche en psychodynamique du travail, nous sommes toutefois en mesure d'entendre cette souffrance. Trop tard pour aider ceux qui nous en ont parlé, mais pas trop tard pour avoir accès à une partie du travail qu'on ne pourrait avoir autrement, et proposer une analyse du travail sur les plateformes. La souffrance sert ainsi de relais pour déboucher sur une réflexion politique. Comment ? Et bien par la possibilité que nous avons de proposer une nouvelle description de ce qu'est le travail sur ces plateformes, à partir de l'expérience du travail et de sa mise en discussion. Par cette description du monde, nous sommes en mesure de rentrer en tension avec le discours hégémonique des plateformes et d'engager la lutte pour le pouvoir symbolique qui traverse toute forme d'imposition de rapports de domination. Nous sommes capables de montrer que la conception gestionnaire du travail fondée sur des algorithmes et traduite dans des opérations de communication lénifiantes ne colle pas avec le réel des activités et le vécu des livreurs. S'engager dans cette lutte pour la domination symbolique consiste non seulement à déconstruire le discours dominant, mais également les approches « iréniques » du monde social, car ces approches s'écartent du réel et donc contribuent à la reproduction de la domination symbolique et matérielle.

Parmi ce qui relève du discours dominant, énoncé par les plateformes elles-mêmes, se trouve l'idée que le travail de livreur est indépendant, pourvoyant autonomie et liberté. La question du lien de subordination a été soldée à plusieurs reprises dans certains pays étrangers. Sous l'angle juridique, il ne fait pas de doute que les livreurs ne sont pas des entrepreneurs. Mais comme nous l'avons vu précédemment, l'expérience de la domination qui émane du vécu des livreurs est également criante. C'est donc un véritable renversement en son contraire qui a été opéré par ces organisations du travail. Tout logiciel contient en puissance un pouvoir de coercition sur le comportement et la pensée. Les livreurs sont de fait capturés par l'application, par son algorithme et l'évaluation individualisée des performances mise en place. Loin d'être autonomes, ils sont complètement dépendants des décisions prises par les tenants des applications, qui changent constamment les règles du jeu, et la seule liberté qui s'offre à eux est celle de se rendre disponibles de manière constante, ce qui n'échappe pas aux travaux sociologiques qui décrivent des temps de connexions supérieurs à 50h voire 60h par semaine pour une partie non négligeable de livreurs.

Ce dernier constat répond en partie à l'un des arguments du discours dominant stipulant que ce travail est dirigé vers les personnes qui veulent exercer une activité complémentaire, ou serait idéale pour un travail étudiant. Or, ce serait un cauchemar pour les plateformes de ne compter que sur des personnes qui travaillent quand bon leur semble. L'organisation de l'incertitude, l'instauration de la concurrence généralisée, le management algorithmique et l'attribution de notes et de privilèges de connexion en fonction de ces dernières sont ce qui immisce la peur chez les livreurs, cette peur de couler, de ne pas rouler, de ne pas en faire assez, et de se trouver déclassés, sanctionnés, « déconnectés » diraient les plateformes, euphémisme pour « virés de manière soudaine et brutale ». Derrière le désir de flexibilité annoncé, se cachent des organisations rigides et impitoyables.

D'autres arguments sont à déconstruire à propos du discours dominants, tels les slogans d'un travail simple ou d'un travail récréatif qui participent au mépris du travail vivant dont nous avons parlé plus tôt. Mais certaines analyses scientifiques du monde social le sont aussi. En effet, on trouve une tendance irénique à voir de la résistance là où il n'y en a pas. Les livreurs qui installent un faux GPS sur leur téléphone pour duper l'application sur leur géolocalisation, le refus ou le vol des commandes, la connexion simultanée à plusieurs plateformes : autant d'exemples de pratiques qui ne constituent en rien des actes de résistance. Réinsérés dans la compréhension du vécu du travail, ce sont des actes qui visent à accroître l'activité, le rythme

de travail et la disponibilité pour les plateformes, au profit des plateformes, et non pas à contester leur conception du travail. Ce sont certes des actes subversifs, et l'on sait que le travail effectif est grevé d'actes subversifs vis-à-vis du travail prescrit. Mais ce ne sont pas des actes de résistance destinés à réaliser un travail de qualité. Entretenir cette confusion correspond à une description fautive et euphémisante des rapports de domination actuellement à l'œuvre.

On pourrait dire de même des théories prônant que le travail de plateforme signe un retour au 19^e siècle, soit une période antérieure à la consolidation de l'État social national. Analytiquement, ces prises de position ressemblent davantage à des slogans qu'à des démonstrations scientifiques. Cliniquement, elles contribuent à entretenir une forme de distanciation pathique avec une catégorie de la population qui appartient dorénavant à l'espace public urbain en raison de nos propres attitudes mercantiles contemporaines : l'ubérisation est un phénomène nouveau arrimé à un stade particulier du capitalisme serviciel sous l'égide étatique. Les organisations du travail ayant recours à une plateforme numérique, à une application qui organise le travail (par le biais d'algorithme ou d'intelligence artificielle), sont désormais implantées dans de nombreuses activités, secteurs privé et public confondus.

Une dernière forme de discours à déconstruire, que l'on retrouve plutôt dans les rhétoriques journalistiques, politiques et syndicales, consiste à adopter la figure de l'esclavagisme. Le recours à la métaphore de l'esclave pour parler des livreurs ne peut pas être validé comme un argument dans la lutte pour la domination symbolique. D'une part, parce qu'elle ne permet pas d'expliquer une forme de souffrance exprimée par les livreurs, celle de se trahir soi-même pour avoir apporté leur consentement, pour avoir participé à une organisation du travail « absurde », à un « système dégueulasse » qui laisse place à des pratiques moralement douteuses. D'autre part, parce que c'est théoriquement intenable, l'esclavagisme étant une forme d'exploitation répondant à un certain nombre de pratiques, notamment celles de l'exercice de la violence physique et du déplacement géographique forcé. Pour le cas des plateformes, cette rhétorique constitue un raccourci qui empêche de penser concrètement les organisations du travail et les incidences sur la santé.

Ce ne sont que des exemples, et l'on pourrait continuer à en donner (par exemple les scientifiques qui prophétisent la fin du travail), mais cela montre que faire ce travail critique

est crucial, car comme le disait Bourdieu, « *Quoi qu'on fasse, la vérité est antagoniste. S'il y a une vérité, c'est que la vérité est un enjeu de lutte.* »